Lisez ces annonces, profitez-en, et faites des annonces pour augmenter vos affaires

A L'EPREUVE DES RATS

PAVAGE et travaux à l'épreuve des rats de confiance. James M. Delaney, téléphone Uptown 2359 W. 1919 rue Marengo.
q—

A L'EPREUVE DES RATS
T. P. KESTER, entrepreneur. Prix fournis sur demande. 632 rue Camp. Phone Main 2734.
q—

ENTREPRENEUR — Pour tous travaux en Béton, Pavage et à l'épreuve des rats. Phone Hemlock 819—W ou écrivez à N. Bertel, 2750 rue Orchid. Satisfaction garantie.
q—

E. B. VASQUEZ & H. FARR, entrepreneur et constructeur, soulèvement de maisons, placement de poutres et pavage. Phone Galvez 749—W. 3017 rue Baudin.
q—

NOUS garantissons nos travaux de pavage à l'épreuve des rats. Orléans Contracting Co., 322 rue Baronne. Phone Main 3077. Prix estimatifs rapidement fournis.
q—

QUINCAILLERIE, ETC.

Spécialité d'articles de quincaillerie, matériaux de construction, articles de ménage, les marchandises sont délivrées en ville. Les ordres de la campagne sont sollicités. Royal Wall Paper and Paint Co., 439 rue Royale. Tél. Main 2638.
mar-merc-dim

DEMANDES

ORLEANS AUTO SCHOOL — Pour $15 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de réparer les voitures automobiles. Nous vous procurons un permis de chauffeur et nous vous trouvons de l'emploi. 686 rue Julia.
q—

UN jeune homme de bonne éducation désire échanger des leçons d'italien pour des leçons de français. S'adresser C, à l'Abeille.

SAGE FEMMES

MME J. D. REYNOLDS, sage femme, 222 rue Bermuda. Phone Algiers 407.
q—

ACADEMIE DE DANSE.

L'ECOLE de danse du prof. Raber, à la Washington Artillerie, est reconnu être la plus moderne et la meilleure. Nous garantissons de vous apprendre à danser. Dix instructeurs assistent. Si vous n'avez pas réussi ailleurs venez nous voir. Essai gratuit.
q—

PERSONNEL

DETTES perçues sur commission. Nous avançons les frais de Cour à nos risques. Phone Hemlock 1739—L.
q—

MEUBLES anciens achetés au plus haut prix. Bijoux et Diamants, vendus aux plus bas prix. Mme H. Keil, 327 rue Royale.
q—

APPRENEZ A DANSER CORRECTEMENT. Instruction privée et individuelle donnée par le professeur O. G. Sedano dans toutes les dernières danses. Academie 521 rue Royale. On donne des leçons à domicile.
q—

DANSES à la Washington Artillerie, tous les mercredis, samedis et dimanches. Entré gratuite.
q—

Réparations de meubles, tout travail garanti. Chas. Cresson, 623 Royale. Ph. Hem. 333 —mar-jeu-dim

AUTOMOBILES A VENDRE.

1 REO NEUVE	$ 950
1 REO USAGES	600
1 REO D'OCCASION	450
1 PEERLESS	2200
1 CAMION DE 3 TONNES	2100

FAIRCHILD AUTO CO.
q—

ON DESIRE EMPRUNTER.

ON désire emprunter $3,500 sur des billets hypothécaires de propriétés foncières en ville. S'adresser D 13 à l'Abeille.

NOUS payons les plus hauts prix comptant pour vos bijoux anciens en or et en argent. Venez nous voir avant de les vendre EAGLE LOAN OFFICE AND JEWELRY STORE, Z. Itzkovitch, propriétaire, 938 rue du Canal.
q—

PRETS D'ARGENT.

Emprunts à 5 pour cent
PEUVENT ETRE OBTENUS POUR ACHETER, CONSTRUIRE OU AMELIORER LES PROPRIETES; VOUS FAITES LES PAIEMENTS COMME VOUS PAYEZ LE LOYER; ECRIVEZ NOUS POUR LES CONDITIONS. E. GRANT, 220 BATISSE MACHECA, NLLE-ORLEANS, LNE.
q—

VENTES A L'ENCAN

NOUS achetons des meubles. Ventes aux enchères faites à domicile est notre spécialité. Entrepôt licencié.
STERN'S AUCTION EXCHANGE,
629-631 rue Commune.
q—

PROPRIETES FONCIERES

A LOUER

A LOUER—Villa de la Vergne, sur le Bogue Falia, près de Covington, Lne. S'adresser 323, rue de Chartres.
q—

FRIEDRICHS & WOODFORD,
Propriétés Foncières et Encanteurs. 824 rue Commune. Téléphone Main 1808.
q—

F. WINNINGKOFF
Vieux miroirs réargentés et remis à neuf. 35 cents par pied carré. 740 rue Royale. Envoyez une carte-postale.
q—

ON DEMANDE A ACHETER.

NOUS payons les plus hauts prix comptant pour vos bijoux anciens en or et en argent. Venez nous voir avant de les vendre EAGLE LOAN OFFICE AND JEWELRY STORE, Z. Itzkovitch, propriétaire, 938 rue du Canal.
q—

FRUITS ET LEGUMES.

FRUITS et Légumes de fantaisie. Phone Hem. 1344. Gus Ciesi, Marché Français.
q—

PAVAGE CIMENTE.

ON POSE des planchers cimentés à l'épreuve des rats; prix sur demande. John A. Newstadt, entrepreneur et constructeur. 819 rue Carondelet. Téléphone Main 391.
q—

CHAMBRES GARNIES

A LOUER—De belles chambres garnies, 826 rue St. Louis.
q—

ON DESIRE ACHETER

ON DESIRE ACHETER — Meubles d'occasion. Nous payons les plus hauts prix. Venez nous voir ou téléphonez Main 4303. Glover Furniture Co., 741-743 rue Baronne.
q—

LE Bureau du Service de la Santé Publique des Etats-Unis payera cinquante cents pour tout cochon d'Inde, adulte et en parfaite santé qui sera délivré 163 rue Dryades en ville.
q—

PEINTURE DE MAISONS.

PEINTURE de maisons. Travail soigné et de confiance. Philip Hasselbeck, 3022 rue Annonciation. Phone Jackson 1873.
q—

ON DEMANDE — UNE PERSONNE QUI SACHE TRADUIRE CORRECTEMENT DE L'ANGLAIS AU FRANÇAIS. SE PRESENTER AU BUREAU DU JOURNAL.

Bureau de l'Etat Civil

Mariages, Naissances et Décès

Inscrits dans les dernières 24 heures

Naissances.

Mme Tony Lala, un garçon.

Mme William A. Weaver, une fille.

Mme J. Leon Moses, un garçon.

Mme Alex L. Joseph, une fille.

Mme Joseph Placide Chapron, un garçon.

Mme George Edwin Demack, un garçon.

Mme Eddie A. Edward, un garçon.

Mme Lynn Sawyer Edward, une fille.

Mme Fred Liberto, une fille.

Mme S. Molina, un garçon.

Mme E. F. Henriques, une fille.

Mme William N. Mozier, un garçon.

Mme Isaiah Pringle, une fille.

Mme Sidney L. Perez, un garçon.

Mme Eugene Rolland, une fille.

Mme C. W. Stenson Smith, une fille.

Mme Samuel Webster, un garçon.

Mme Clayton Bennet Mahaffey, un garçon.

Mme John Henry Land, un garçon.

Mme Daniel Pierson, une fille.

Mariages.

Louis P. Sarrat et Mlle. Josephine Marie Michel.

Alexander Steward et Mlle. Augustine Joseph.

Spencer Roberts et Mlle. Marion Green.

John William Clark et Mlle. Esther Langford.

Décès.

William Davis, 25 ans, 1777 St-Bernard.

Fred Ody, 37 ans, 2242 Felicity.

Tessie Cannon, 27 ans, 4625 Orléans.

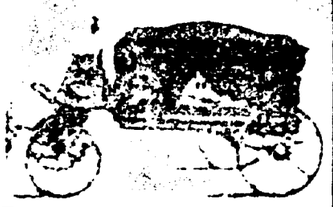
Emilie Nopez, 80 ans, l'Hôpital de la Charité.

Eli Flemming, 16 mois, 1317 Gravier.

William J. Cameron, 50 ans, 1900 St-Charles.

F. LAUDUMIEY, Président et Gérant. B. ADER, Vice-Président. ARTHUR ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd



Entrepreneurs de Pompes Funèbres et Embaumeurs
1108-1112 RUE NORD REMPARTS
PHONE HEMLOCK 408

Nos soldats et la campagne d'hiver

"Le Temps":

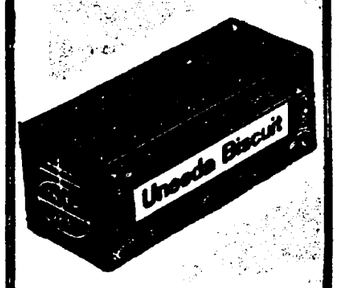
Les conditions particulièrement pénibles dans lesquelles se développe une campagne d'hiver doivent, dès à présent, retenir toute notre attention et prendre une large place dans nos préoccupations patriotiques. Au début de la guerre, les Allemands ont pu se faire illusion au point de croire que surprenant la France en pleine mobilisation, il leur était possible de la réduire à merci et de la mettre hors cause après deux ou trois batailles. Ils n'avaient prévu ni l'héroïque résistance des Belges ni l'offensive française qui s'affirme si énergiquement entre l'Oise et la Woëvre. Ils savent maintenant que la guerre se prolongera bien au delà de la courte durée qu'ils se plaisaient à lui fixer avec tant de légèreté, et l'éventualité d'une campagne d'hiver, qu'ils n'envisagèrent pas un instant quand l'Allemagne provoqua délibérément ce conflit, hante aujourd'hui tous les esprits de l'autre côté du Rhin. Dans tout l'empire, on travaille avec ardeur à garantir un bien-être relatif aux soldats pendant la saison froide qui s'avance; dans toutes les villes, des œuvres sont créés pour hâter la confection de vêtements chauds; dans toutes les écoles, dans tous les ateliers, on tricote, on taille, on coud afin que les soldats du kaiser puissent mieux résister à ce redoutable adversaire d'une armée en marche qu'est l'hiver.

En France, l'éventualité d'une campagne pendant la saison d'hiver ne peut surprendre les esprits avertis, car jamais nous n'avons proclamé que nous en finirons du premier coup avec la puissance militaire d'un ennemi dont nous connaissons les ressources en hommes et les moyens de combat. Notre tactique même, qui consista dès le début à "user" l'adversaire et à l'épuiser méthodiquement jusqu'a l'heure nous paraissant la plus favorable à une offensive efficace, implique des opérations d'une certaine durée. Il est à remarquer, d'autre part, que la situation militaire telle qu'elle se dessine à l'heure présente permet de considérer en pleine confiance que cette éventuelle campagne d'hiver ne se développera pas sur territoire française, mais dans les régions comprises entre les Ardennes belges et le Rhin, où les derniers et les premiers mois de l'année sont particulièrement rudes. C'est dire que la nation n'a pas de tâche plus sacrée actuellement que celle de veiller avec la plus grande sollicitude à la santé et au bien-être de ses soldats. Il y a là une obligation certaine envers ceux qui défendent le pays; il y a là, en dehors et au-dessus de toutes les considérations sentimentales, un haut devoir envers la patrie elle-même, puisque des destinées dépendant en quelque sorte de la vigueur morale et physique que l'on aura su maintenir à nos troupes quand, après avoir totalement libéré le territoire français, elles accompliront la seconde partie de leur mission, qui est de ruiner définitivement, avec le concours de nos vaillants alliés, la puissance militaire allemande dans le monde.

Le peuple de France, qui dans la claire conscience de son devoir patriotique trouve toujours toutes les inspirations généreuses, ne reculera devant aucun effort, aucune peine, aucun sacrifice pour maintenir nos soldats dans les meilleurs conditions de combat. Nous ne doutons pas que toutes les bonnes volontés qui désespèrent de pouvoir s'affirmer activement dans la grande lutte entreprise voudront s'employer dans cette œuvre, mais nous estimons qu'on ne peut s'en remettre uniquement à l'initiative privée, si généreuse, si ingénieuse soit-elle, pour la mener à bien et lui faire donner tous les résultats qu'on est en droit d'en attendre. C'est le gouvernement de la nation qui doit veiller à ce que l'armée de la nation soit maintenue dans les meilleures conditions pour l'accomplissement de sa tâche nationale; c'est le gouvernement responsable, et qui d'ailleurs ne cherche à se soustraire à aucune de ses responsabilités, qui doit assurer à nos soldats les indispensables moyens de protection personnelle contre les rigueurs d'une campagne d'hiver. Cela fait logiquement partie de la bonne organisation de l'armée et cela est inséparable des conditions de l'action militaire dont seul le gouvernement a le contrôle.

Certes, l'initiative privée peut apporter aux pouvoirs publics une aide précieuse et faciliter dans une large mesure l'accomplissement de leur tâche, mais elle serait impuissante à mener pratiquement à bien cette œuvre d'un si puissant intérêt général dont le succès ne peut être assuré que si l'on réunit un ensemble de conditions impossibles à grouper en dehors du principe élémentaire de l'unité la plus absolue dans la réalisation. Des milliers d'ouvriers et d'ouvrières que l'état de guerre a privés de tout travail pourront être employés à confectionner des vêtements chauds, et à côté d'eux, toutes les femmes de France pourront répondre du plus bel élan de leur cœur à l'appel en faveur de nos soldats. Ainsi l'on fera pratiquement pour l'armée ce que commande le premier des devoirs, ce qu'exige l'intérêt le plus certain de la grande cause pour laquelle la France a dû tirer l'épée.

Trop souvent et dans trop de domaines on gêne et on étouffe l'initiative privée pour imposer l'intervention de l'Etat là où il n'apparaît pas comme particulièrement qualifié pour assumer des responsabilités. Il serait tout au moins imprudent de renverser maintenant les rôles, alors qu'il s'agit d'une obligation générale de la nation envers elle-même.



Les soda crackers sont plus nourrissants que n'importe quel autre aliment farineux. Les Uneeda Biscuit sont les parfaits soda crackers.

Quoiqu'ils ne coûtent que cinq cents, les Uneeda Biscuit sont trop bons, trop nutritifs, trop croustillants, pour n'être achetés que par économie.

Achetez-les à cause de leur fraîcheur, — parce qu'ils sont croustillants—à cause de leur bonté — parce qu'ils sont nourrissants.

Toujours 5 cents. Toujours frais, croustillants et propres.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

COUP MANQUE

Tout nouvellement installé, un banquier s'est promis de faire tout ce qu'il faudra pour réussir.

Il n'hésitera pas à employer le bluff.

Assis à son bureau, il attend un nouveau client. Un pas dans l'antichambre... Ce doit être lui.

Le banquier décroche vivement le récepteur de son téléphone et, sans avoir demandé la moindre communication, fait mine, tandis qu'on introduit le visiteur, d'être engagé dans une intéressante conversation.

—Allo!... C'est vous, monsieur le comte de Gog o-Fuentes? Très bien... c'est fait... Oui, oui... J'ai heureusement placé le million que vous m'aviez confié il y a trois jours... Je le tiens à votre disposition, augmenté de 150,000 francs de bénéfices... Au revoir.

Il raccroche le récepteur et feint d'apercevoir son visiteur.

— Monsieur, veuillez m'excuser, j'étais en train de...

— Mais, monsieur, je viens pour...

— Je sais, je sais... Veuillez donc vous asseoir.

—Oh! je n'ai pas le temps monsieur... Je suis envoyé par le service des Postes pour vous dire que votre téléphone marchera à partir de ce soir.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

CHEMINS DE FER.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS
(Trains de Plaisir)
Tous les Dimanches
A LA PAROISSE DE
SAINT TAMMANY
Le climat le plus salutaire des Etats-Unis.

Trains de plaisir à Bogalusa,
"LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

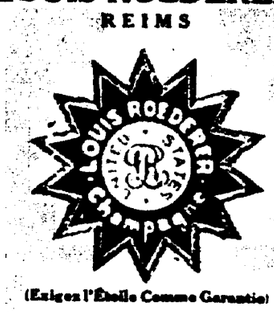
Wagon-salon pour les excursions de dimanches à Bogalusa. Départ de la gare Terminus à 7:35 a. m. Arrivée de retour à 8:05 p. m.
Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'agence des billets, ou téléphonez Main 4000.

Le Train de New York
Quitte la Station Terminale à 7:30 P. M.
DIRECTEMENT
A la 32me rue et la 7me Avenue
Un ilet de Broadway.
Eclairé à l'Electricité.
Excellent Service de Wagon Restaurant.
"A La Carte"
Bureau des Billets,
211 RUE ST. CHARLES.
Dépôt: Station Terminale, rue du Canal.
PHONE MAIN 2020.

VAPEURS

LIGNE FRANÇAISE
Compagnie Générale Transatlantique
SERVICE POSTAL
Prochains départs pour le HAVRE
La Touraine.....21 nov., 3 p. m.
Chicago.....28 nov., 3 p. m.
Rochambeau.....12 dec., 3 p. m.
La Touraine.....19 déc., 3 p. m.
Chicago.....26 déc., 3 p. m.
Pour tous renseignements s'adresser
Aux bureaux de la Compagnie,
F. J. ORFILA, AGENT GÉNÉRAL.
802 rue Commune, Nouvelle-Orléans.

CHAMPAGNE
LOUIS ROEDERER
REIMS



(Exigez l'Etoile Comme Garantie)
PAUL GELPI & FILS
AGENTS
227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans

trente ans. Ils n'avaient conté leurs petites affaires à personne et avaient disparu un beau matin sans qu'on sût où ils allaient.

—Dame, vous comprenez, on ne s'était pas inquiété en les voyant partir tous trois pour la gare; on pensait qu'ils allaient faire un tour à Paris ou ailleurs, mais le soir ils ne revinrent pas et depuis on n'en a pas entendu parler.

C'étaient les seuls renseignements qu'une voisine interrogée par Claire avait pu fournir: et la marquise vainement se creusait la tête pour découvrir un indice.

Toute la journée elle parcourut Pontoise, demandant à droite et à gauche des nouvelles des Mathurins.

Mais partout elle se heurtait à la même réponse:

—C'étaient de bien braves gens eux et leur petit; rangés, probes, travailleurs, mais pour sûr leur départ cachait quelque mystère, car, en vérité, on ne comprenait pas comment ils avaient ainsi abandonné, sans rien dire, leur gaie maisonnette si propre, si convenable.

Claire, découragée, sentit s'effondrer en elle le peu d'espoir qu'elle avait conservé même avant les révélations de Baptiste. Elle se dit que sa cause était maudite, que Dieu la punissait et que jamais elle ne reverrait son enfant.

Que faire? Que devenir? Désormais seule dans la vie, son existence allait se traîner misérable, sans joie, sans but.

L'idée d'un suicide pour la seconde fois se présenta à sa pensée; mais les malheurs qui avaient assailli Claire ayant ramené son âme à Dieu, elle éloigna de son cerveau l'image troublante du grand et paisible repos de la mort.

Le soir, le cœur endeuillé, elle reprenait le train pour rentrer à Paris, que le matin même elle quittait si joyeuse.

Le soleil se couchait, enpourprant la campagne, et la marquise laissait errer un œil vague sur les charmants paysages qui se déroulent tout le long de la ligne, depuis Pontoise jusqu'à Paris.

Partout, châteaux enfouis dans la verdure, villas pimpantes étalant leurs toits coquets de tuiles rouges, chalets à balcons de bois, jardins fleuris, joie et gaieté.

En se rapprochant de Paris, la vie apparut plus vive, les maisons se rapetissaient, se coudoyaient, devenaient jumelles; les rires joyeux fusaient des étroits jardins où des bandes d'enfants jouaient, pépiaient, caquetaient, se démenant commes des abeilles bourdonnantes dans le brésillement du soleil couchant.

Seule dans son compartiment de première classe, Claire comprit plus que jamais toute l'étendue du bonheur perdu. Pourquoi n'était-elle pas une de ces modestes bourgeoises dont la grande ambition est de mettre la nichée au vert.

Les petits, anémiés par la vie prolongée dans un cinquième étage ou dans l'arrière-boutique du magasin, poussent, les teints refleurissent et la joie éclate dans les yeux pétillants. La mère, heureuse du bonheur des siens, vivote tranquille, ne songeant qu'à leur procurer par son économie le maximum du bien-être et les jours passent ainsi, demain ressemblant à hier, jusqu'à l'heure où, la tâche remplie, les parents disparaissent pour laisser passer la place aux jeunes rejetons.

Ah! pourquoi était-elle riche? Elle maudissait ses millions; à quoi lui servaient-ils? Ils étaient cause de son malheur! Sans l'appât de sa grosse dot, Beauséjour l'eut dédaignée, elle eut épousé Jean Saligny et, aujourd'hui, elle serait heureuse entre son mari et ses enfants.

Et elle était seule! toute seule!

Le train filait rapide, le jour baissait, estompant maintenant d'une ombre légère les villas et les maisons dont les fenêtres commençaient à s'éclairer.

Comme on traversait une sorte de village, de l'église partit un tintement argenté un appel de cloche: c'était l'Angelus. Et Claire eût le temps d'entrevoir, paisible, quiète, l'ombre de deux religieuses se glissant sous le porche entr'ouvert de la chapelle pour se rendre à la prière.

Ce fut un éclair dans la nuit de son cerveau. Cette paix, ce calme, dont son âme avait soif, elle savait maintenant où le trouver, et, comme une maison au seuil hospitalier le couvent lui apparut.

Elle chercherait une retraite profonde, loin du monde, et là elle se retirait, pour vivre dans le silence et le recueillement, les dernières années qui peut-être encore lui restaient à souffrir.

Un grand bruit de ferrailles la tira de sa rêverie; elle releva la tête, mais les petites maisons avec leurs pardins, pleins d'enfants avaient disparu. Le train était en gare, il s'arrêta et tout un immense courant de vie s'éleva, les portières battirent et, compacte, pressée, la foule galopa vers les portes.

Claire laissa couler ce flot humain, puis doucement, à pas lents, elle sortit de la gare. Pourquoi se serait-elle hâtée. Personne ne l'attendait, ne désirait sa venue; elle était seule!

Elle fit signe à un cocher, donna l'adresse de son hôtel et roula vers Paris qui, joyeux, content de vivre, s'allumait dans un flamboiement d'or.

IX.

Une vieille Connaissance.

A son retour de Pontoise, navrée, Claire de Beauséjour erra dans Paris, la pensée affolée par le nouveau malheur qui la frappait. Trop tard! elle était arrivée quarante-huit heures trop tard pour embrasser son enfant. Quelle fatalité la poursuivait donc? Au milieu du mouvement de la foule, elle allait, morne, triste, abattue, à l'aventure comme un aveugle suivant instinctivement les rues et prenant à peine le soin de se garer des voitures et des omnibus qui faillirent dix fois l'écraser.

Au coin de la rue Lafayette où elle était arrivée, allant droit devant elle, un fiacre faillit la renverser, mais un passant, qui vit le danger, la prit par le bras et la rejeta vivement sur le trottoir.

—Mais vous voulez dons vous faire dit le passant.

Puis, tout à coup, comme saisi d'étonnement, celui qui venait de la sauver, s'écria:

—Madame la marquise de Beauséjour!

Claire regarda alors, fixant son attention, et reconnut Puyvardat, l'homme d'affaires de Tours, celui qui avait été le principal agent de son malheur. Son premier mouvement fut de fuir cet homme, mais la faiblesse morale dans laquelle elle se trouvait l'en empêcha; une sorte d'abattement s'était emparé d'elle.

—Oui, dit-elle, moi ici et bien à plaindre.

Puyvardat crut qu'elle faisait allusion à la mort récente du marquis.

—J'ai appris le malheur qui vous avait frappée!

—Quel malheur! interrogea Claire, qui craignait qu'il ne fût arrivé malheur à son fils auquel elle craignait.

—Mais la mort de Monsieur le marquis?

—Ah! oui, dit Claire, mais je suis encore bien plus éprouvée que vous ne pensez.

—S'il n'y avait pas d'indiscrétion à vous demander le motif? Et si mon concours dévoué peut vous être utile.

Claire fit de la tête que non.

—Mais, dit Puyvardat, vous semblez fatiguée et nous sommes bien mal ici pour causer de ces sujets si pénibles. Madame la marquise veut-elle me permettre de la conduire à son hôtel?

Claire avoua qu'elle n'avait pas encore choisi d'hôtel; elle ne connaissant personne à Paris; elle était descendue, soit avec ses parents, soit avec son mari, dans le quartier Saint-Sulpice, dans un hôtel tenu par des dames de Tours l'"Hôtel des Saint-Pères," où elle ne voulait du reste pas y retourner; trop de mauvais souvenirs l'attendait-là.

Puyvardat lui offrit de la conduire dans un hôtel digne d'elle, près des grands boulevards. Elle accepta de la tête, inerte, se laissant guider par cet homme qu'elle méprisait bien cependant à cause de sa redoutable habileté, mais que le hasard avait placé sur sa route.

Puyvardat fit signe à un cocher; la marquise monta dans la voiture et l'homme d'affaires prit place à ses côtés.

—"Hôtel des Familles," cité Bergère, fit-il au cocher.

Le fiacre partit, cahoté, traîné par un cheval fatigué, qui allait de son trot lourd et pénible.

Pendant toutes les dix minutes que dura la course, Puyvardat apprit le motif de la douleur de la marquise, et quand la voiture s'arrêta devant l'"Hôtel des Familles" il était au courant de la situation.

A Continuer